

IL LES AIDE JUSQUE DANS SON JARDIN



SOLIDARITÉ Chirurgien à la retraite, Enzo Limosano consacre son énergie à soigner les habitants des ghettos. Il essaie aussi de les intégrer, notamment en faisant pousser des tomates sur son terrain.

Avec ses cheveux grisonnants, sa chemise à manches courtes et sa banane autour de la taille, Enzo Limosano pourrait passer pour un retraité profitant d'un repos bien mérité dans les Pouilles (I). Mais, à 66 ans, cet ancien chirurgien vasculaire a toujours de l'énergie à revendre. Depuis trois ans, en partenariat avec l'ONG Cuamm, il fait le tour des ghettos avec son camping-car pour soigner ceux qui en ont besoin.

«J'ai été marqué par l'histoire d'un migrant qui a été arrêté pour avoir volé une pastèque. Je me suis demandé comment il pouvait y avoir une telle différence entre des gens géographiquement aussi proches. À Bari certains jettent la nourriture, et à moins de 100 kilomètres de là d'autres vivent dans la misère», pointe-t-il.

Dans les camps où Enzo Limosano nous emmène, tout le monde le salue. «Ils sont heureux de me voir parce que je suis l'un des seuls qui leur tend la main. Personne ne vient les aider.» À Ghetto Ghana, un homme assis devant une tente, et visiblement infirme, hèle le docteur et lui raconte ses problèmes. Avec douceur mais fermeté, Enzo lui promet de revenir le voir le dimanche suivant. Le médecin nous

décrit les conditions dans lesquelles survivent les habitants de ces camps. «Ils n'ont pas assez d'eau, pas de toilettes. Ils travaillent dix heures par jour en plein soleil avec juste de toutes petites pauses, c'est inhumain.»

«Ici, certains disparaissent» Pour tenter de panser les plaies, le retraité tient des consultations dans son camping-car tous les dimanches. «Ils souffrent surtout de maux de dos et d'infection des mains. On traite ce qu'on peut et, pour le reste, ils vont à l'hôpital de Bari», détaille-t-il. C'est l'ONG Cuamm et la vingtaine de volontaires qui composent l'association fondée par Enzo qui financent les soins de leur poche. «Grâce à la Providence, nous avons toujours eu assez d'argent et on se débrouille pour trouver le matériel», assure le sexagénaire.

Mais l'argent ne fait pas tout, le médecin reste marqué par certaines situations pour lesquelles il n'a rien pu faire. «Il y a une femme qui est venue nous trouver, sans doute une prostituée, elle avait des maux de ventre», raconte-t-il. Après un rapide examen, il comprend qu'elle est enceinte et l'envoie à l'hôpital. «Quand l'ambulance est partie, je me suis rendu compte que trois hommes la suivaient en voiture.»

Malgré de nombreuses recherches, il ne retrouvera jamais la jeune femme. «Ici, certains disparaissent», glisse-t-il dans un soupir rempli de sous-entendus.

Persuadé que soigner les corps ne suffit pas, Enzo Limosano s'est également lancé dans deux projets d'intégration. À la plage de Bari, il a développé une structure d'accueil où des migrants aident les personnes en situation de handicap à se baigner. Sa seconde initiative, le médecin l'a fait pousser dans son propre jardin.

«J'ai un verger de 10 000 mètres carrés où il y a des tomates, des olives, du raisin, etc. Cela permet aux migrants de rencontrer des Italiens qui leur apprennent à travailler la terre pour préparer un éventuel retour dans leur pays.» Le retraité espère que son projet pilote pourra bientôt accueillir une vingtaine de bénéficiaires.

«Je sais que je ne suis qu'une goutte d'eau. Mais, si d'autres me rejoignent, petit à petit on va faire un océan. Ou au moins un petit lac», sourit-il. Car, il en est convaincu, même s'ils ne savent pas comment faire, la plupart des Italiens veulent aider les habitants des ghettos. «Au final, ce ne sont pas les lois qui feront la différence. Mais les exemples positifs.»



Des tomates sans esclaves

ÉQUITABLE Funky Tomato se veut différente des autres marques de tomates. Et pas seulement à cause de son nom et de son logo. «Nous avons été choqués par les conditions de vie et de travail des migrants et nous avons voulu changer les choses», raconte Paolo Russo, l'un des neuf cofondateurs de la marque créée en 2015. L'objectif est très simple: vendre des produits qui permettent à chacun de vivre dignement. «Chez nous, les travailleurs font des journées de 8 heures et gagnent 64 francs par jour», détaille-t-il. Lancée grâce au crowdfunding, l'initiative a rapidement trouvé un public, notamment les restaurants. «Nous travaillons avec une sorte particulière de tomates, qui demande plus de soins mais qui a meilleur goût. Et nous les cueillons quand elles sont vraiment mûres», souligne Paolo.



Enzo possède un verger où les migrants peuvent apprendre à cultiver la terre grâce à des agriculteurs italiens.